

# Les sarcophages mérovingiens de Gaule : quelques réflexions conclusives

---

*Alain Dierkens\**

La lecture des volumineux Actes des Journées de Bordeaux consacrées aux sarcophages mérovingiens montre sans ambiguïté que le programme du colloque, longuement mûri, vaste et ambitieux, n'omet aucune des questions importantes que les archéologues et les historiens se posent en la matière.

En guise d'introduction, un bilan historiographique très complet est dressé par Gilbert-Robert Delahaye, pionnier et combattant inlassable pour la reconnaissance de l'intérêt de l'étude des sarcophages mérovingiens. Ses innombrables publications (qu'il s'agisse d'articles ponctuels, de synthèses monographiques ou de réflexions générales) jalonnent l'approche scientifique du sujet. Puis, dans un exposé méthodologique prônant "l'indispensable croisement des données technologiques, morphologiques et pétrographiques", Fabrice Henrion donne les lignes de force des recherches actuelles sur les sarcophages et, de façon plus générale, sur le travail de la pierre au haut Moyen Âge. Yves Gleize a judicieusement ajouté au débat les données anthropologiques et plaidé pour une démarche archéo-anthropologique ; un article illustre le bien-fondé de cette suggestion.

Un des points forts du colloque (et des présents Actes) réside dans l'inventaire systématique des "bilans régionaux", présentés à Bordeaux sous la forme d'une "table-ronde", certes un peu rapide, mais combien éloquente des disparités dans l'analyse et l'étude de ces sarcophages. La publication ici-même de ces synthèses régionales accompagnées de toutes les références souhaitables et de belles cartes normalisées constitue un superbe instrument de travail ; elle fera date dans l'historiographie.

Par ailleurs, les exposés ont été répartis en sections logiques, qui nous ont conduits du choix du matériau, de la taille et du décor aux études de cas<sup>1</sup> et à la vaste question de la réutilisation et du rempli.

## L'INTÉRÊT DES HISTORIENS ET DES ARCHÉOLOGUES POUR L'ÉTUDE DES SARCOPHAGES

On ne peut qu'être frappé par l'intérêt, voire l'enthousiasme, suscité par un thème que d'aucuns considéreraient comme austère. Le nombre important de participants à ces XXX<sup>e</sup> Journées de l'Association

---

\* Une première version de ces "Conclusions" a été conçue et présentée à chaud, le 3 octobre 2009, à l'issue des Journées internationales d'Archéologie Mérovingienne de Bordeaux. J'ai choisi d'en garder l'essentiel, mais en plaçant en note quelques-unes des considérations de circonstance ; voir le programme complet, accompagné du résumé des communications, dans le *Bulletin de liaison de l'Association Française d'Archéologie Mérovingienne*, n° 33, 2009. Grâce à l'amitié d'Isabelle Cartron, j'ai pu disposer de la totalité des textes dans leur version définitive, de façon à pouvoir procéder, le cas échéant, aux corrections et additions indispensables. À titre personnel, je tiens à remercier chaleureusement Isabelle Cartron, Fabrice Henrion et Christian Scullier les chevilles ouvrières du colloque.

1- De ce point de vue, l'étude du sarcophage de Chrodoara à Amay (Belgique, province de Liège ; couvercle probablement sculpté vers 730) présentée ici par Laure-Anne Finoulst me paraît exemplaire, notamment parce qu'elle montre comment un examen technique minutieux permet de renouveler complètement un sujet que l'on croyait bien connu.

Française d'Archéologie Mérovingienne en est le reflet, comme il est aussi l'expression du dynamisme de l'archéologie du haut Moyen Âge en Aquitaine.

Pourquoi un aussi grand intérêt ? D'abord, me semble-t-il, parce que ce colloque vient à son heure. Il y a très longtemps que l'on attendait une réflexion globale sur un type d'objet à ce point caractéristique qu'on l'a parfois qualifié, non sans raison, de "fossile directeur" de l'époque mérovingienne. Ensuite (et surtout ?) parce que l'étude d'un sarcophage impose la pluridisciplinarité et que les possibilités aujourd'hui offertes par les analyses de laboratoire autorisent un renouvellement radical des perspectives. Interdisciplinarité et pluridisciplinarité : c'est dans cet esprit que Morgane Uberti a uni en une synthèse cohérente et originale épigraphie, art, archéologie et sources écrites. Elle a ainsi montré, une fois encore, la nécessité méthodologique des décloisonnements. Ce qu'il faut répéter avec force face aux assertions de certains historiens ou de certains archéologues qui croient constater une incommunicabilité des méthodes, des objets de recherche et de réflexion<sup>2</sup>.

Et pourtant ! À première vue, l'étude du sarcophage peut décourager. Combien d'exposés n'ont-ils pas commencé en soulignant la difficulté d'élaborer un corpus satisfaisant et la nécessité d'aller de lieu en lieu pour vérifier les informations, souvent laconiques, glanées au hasard de lectures systématiques. Les mentions de "sarcophage" (allemand *Sarg*, *Sarkofag*, etc.) dans les publications anciennes sont loin d'être univoques : bien des "sarcophages" ne répondent pas à la définition simple et obvie de "contenant en pierre destiné à recevoir les restes d'un défunt" ou de "contenant funéraire monolithe constitué d'une cuve et d'un couvercle"<sup>3</sup> et désignent abusivement un cercueil de bois, un coffrage de pierres, une chambre funéraire (*Kammergrab*), voire une simple "fosse plâtrée". Et combien de sarcophages n'ont-ils pas disparu, parce qu'ils paraissaient inintéressants, peu spectaculaires, encombrants, difficiles à montrer dans un musée ? Quand ils n'ont pas été envoyés à la casse, ils ont trop souvent été remisés sans soin dans des caves ou des entrepôts improbables...

L'étude des sarcophages n'est donc guère aisée. Les sarcophages décorés et sculptés ont parfois attiré l'attention des historiens d'art ou des spécialistes d'iconographie, mais sans que ceux-ci aient toujours eu l'occasion (ou l'envie) de se livrer à une analyse typologique globale ou de proposer l'établissement d'une chronologie qui ne soit pas uniquement fondée sur l'étude stylistique. Bien sûr, le sculpteur qui a travaillé à la décoration d'un sarcophage peut aussi être l'auteur des reliefs qui ornent une barrière de chancel, un chapiteau ou les claveaux d'une voûte ; la pierre, les techniques de taille et les outils sont identiques et il serait de mauvaise méthode de séparer l'examen d'un sarcophage sculpté de celui d'une stèle funéraire ou d'un relief décoratif dans une église ou un palais. Mais, pour aller plus loin dans cette direction, il faudrait élaborer de solides corpus de sculptures du haut Moyen Âge<sup>4</sup>, entreprises scientifiques de longue haleine, souvent ingrates, aujourd'hui hélas quelque peu délaissées notamment pour des raisons financières et de non-rentabilité immédiate<sup>5</sup>. De surcroît, comme l'a rappelé Fabrice Henrion, la notion même de décor peut faire débat : là où certains parlent de "décor" destiné à embellir ou à signifier, d'autres voient seulement la conséquence de la transposition à la pierre de formes issues d'autres matériaux (on pourrait parler alors de "pétrification" au sens technique du mot), voire la beauté d'un geste technique parfaitement maîtrisé.

Quant aux sarcophages monolithes trapézoïdaux, non décorés, ils ont rarement suscité l'intérêt réel des archéologues de jadis (et même d'aujourd'hui !). L'établissement d'une chronologie satisfaisante fait souvent défaut. Les causes de cette lacune sont nombreuses :

- peu (ou pas) de matériel archéologique lié à la première utilisation du sarcophage (tous les sarcophages ne sont pas comparables à celui d'Arégonde<sup>6</sup>) ;

2- C'est une question qui m'est chère. Cf Dierkens 2008 et 2014.

3- Cette deuxième définition, retenue par Isabelle Cartron, Fabrice Henrion et Christian Scüller dans leur Introduction au présent volume, me semble présenter deux difficultés. La première est que le terme "monolithe" s'applique mal à un sarcophage coulé/moulé de plâtre ; la seconde est liée à la disparition extrêmement fréquente des couvercles, au point qu'on s'est demandé si un couvercle en pierre était toujours associé à une cuve et si, parfois, cette dernière n'était pas seulement recouverte d'une modeste planche en bois.

4- Pour un aperçu des recherches en France, je peux me contenter de renvoyer ici à l'article de Gilbert-Robert Delahaye, au début de ce volume.

5- On pourrait faire des remarques similaires pour d'autres Corpus et évoquer les difficultés auxquelles est confronté l'important *Corpus Architecturae Religiosae Europae* (CARE) coordonné par Christian Sapin et Pascale Chevalier.

6- En dernier lieu, Périn 2015.

- état parfois peu satisfaisant (du point de vue des anthropologues) des restes osseux conservés dans les sarcophages ou difficultés à définir la place exacte des différents squelettes dans le cas d'inhumations multiples ou de remplois ;
- absence de typologies fiables de références (et encore faudrait-il se demander si, dans le cas de contenants aux volumes et proportions aussi simples, la typologie formelle et morphologique débouche nécessairement et toujours sur des propositions de datations assez précises<sup>7</sup>) ;
- fréquence des remplois, récupérations et réutilisations de tous genres<sup>8</sup> ;
- absence, en tout cas pour les fouilles anciennes, de relevés stratigraphiques qui auraient permis d'établir une relation entre un sarcophage, les autres tombes de la nécropole, l'édifice qui le(s) contiendrait, etc.

### LE SARCOPHAGE COMME “OBJET HEURISTIQUE”

Il n'en reste pas moins, comme je l'ai déjà souligné, que le sarcophage constitue un extraordinaire objet d'études pluridisciplinaires (un “objet heuristique”, pour reprendre les termes de Fabrice Henrion), notamment quand on ne sépare pas l'étude du contenant de celle de son contenu, et quand on prend réellement en compte simultanément l'éventuelle iconographie, la possible inscription et l'ensemble du dossier monographique<sup>9</sup>. De surcroît, le sarcophage offre un condensé de réflexions méthodologiques et, à ce titre, peut apparaître comme un support didactique de première valeur. Sans prétendre élaborer un inventaire des questions posées, je voudrais en relever l'une ou l'autre.

- La géo-localisation et la cartographie d'abord. La mise sur carte des occurrences de sarcophages s'exprime par une multiplicité de points (ou de symboles, éventuellement colorés), dont la densité peut être impressionnante. Le danger de telles cartes<sup>10</sup>, par ailleurs fondamentales, peut venir de l'impression fallacieuse d'une omniprésence des sarcophages même dans des régions où ils sont exceptionnels (en Gaule septentrionale, par exemple) et où ils caractérisent donc un niveau social élevé. En effet, dans un grand nombre de nécropoles pointées sur une carte, un seul sarcophage, parfois deux ou trois, a été retrouvé. On se trouve dès lors devant le risque méthodologique bien connu de l'apparente banalisation d'un phénomène qui reste pourtant très souvent marginal et donc, de ce point de vue, particulièrement significatif du point de vue historique<sup>11</sup>.

- La question de la disponibilité des sarcophages, des “entrepôts” de sarcophages prêts à l'emploi, ainsi que de la gestion de ces éventuels stocks. Il y a bien sûr une grande différence entre la gestion de la production de sarcophages monolithes et celle de sarcophages en plâtre coulés sur place et pour lesquels, parfois, seules les planches sculptées doivent être transportées rapidement. Au vu des découvertes, la question des stocks se pose dans le Loiret comme dans la vallée de la Meuse : les sarcophages en calcaire utilisés, qui viennent respectivement de l'Yonne et du Perthois, doivent parfois être acheminés sur plusieurs centaines de kilomètres jusqu'à l'endroit de leur utilisation<sup>12</sup>. Si l'on imagine qu'une commande est passée à la carrière seulement à l'annonce d'un décès, le processus total dure inévitablement, compte tenu du temps nécessaire au transport, plusieurs semaines entre le décès et l'inhumation. Auquel cas, on doit penser à une inhumation provisoire, en cercueil par exemple, en attendant que le sarcophage commandé arrive sur place. Mais peut-être existait-il des exemplaires disponibles non loin du lieu d'utilisation et stockés, par exemple, dans une agglomération commerçante (comme Maastricht) ; il faudrait alors reprendre *mutatis mutandis* l'hypothèse de Paul Lebel sur des “dépôts de sarcophages”<sup>13</sup>. Sur ce

7- Les typologies élaborées par Fabrice Henrion et par Laure-Anne Finoulst sont plutôt rassurantes sur ce point (Henrion 2000 ; Finoulst 2012).

8- Clarification terminologique et pratique : Gleize 2007.

9- Morgane Uberti a bien montré ici-même comment le “sarcophage inscrit” pouvait devenir un véritable “objet épigraphique”, à étudier comme tel.

10- Dierkens & Périn 2005.

11- On observe évidemment un phénomène comparable si l'on veut cartographier les tombes de chevaux ou de chiens à l'époque mérovingienne, ou encore le dépôt d'aliments dans les tombes. Cf, par exemple, Dierkens, Le Bec & Périn 2008.

12- Baratin 1973, Finoulst 2012.

13- Paul Lebel avait lancé cette hypothèse à propos du site de Quarre-les-Tombes dont on sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'une nécropole, et non d'un entrepôt.

point précis, l'étude attentive (quand elle est possible) du sarcophage pourrait établir si le corps du défunt y a été déposé très rapidement après le décès (c'est-à-dire avant décomposition) : l'anthropologie offrirait alors une contribution intéressante à l'étude du commerce à l'époque mérovingienne ! Cette allusion à la question délicate de la décomposition du corps dans son contenant appelle inévitablement une remarque sur l'obsédante question de l'interprétation des trous parfois creusés au fond des cuves ; à quoi donc ser(ven)t cet (ces) orifice(s), que l'on expliquait volontiers, jusqu'il y a peu, par la nécessité d'évacuer les éléments liquides provenant de la décomposition d'un corps ? Sauf exceptions rarissimes, cette interprétation ne semble plus défendable, mais par quoi faut-il la remplacer ?

La disponibilité du sarcophage attire l'attention sur le trajet suivi depuis la carrière à la fois par voie d'eau et par voie de terre (en recourant aux voies romaines existantes<sup>14</sup>), puisque les deux infrastructures sont complémentaires plutôt qu'exclusives<sup>15</sup>. Mais avec quel moyen de transport, permettant de véhiculer un (ou plusieurs) de ces contenants particulièrement pesants ? Quoi qu'il en soit, le sarcophage est un produit coûteux, dont le prix ne s'exprime pas tant en termes monétaires, qu'en quantité de travail et de capacité de mobilisation de forces humaines pendant un laps de temps assez long (réalisation, transport, mise en place, etc.). Si, dans les "critères de qualité" pris en compte pour estimer la richesse d'une tombe, il convient de tenir compte de l'âge et du sexe du défunt, ainsi que de l'ampleur et de la profondeur de la fosse<sup>16</sup>, il faudrait semblablement, pour replacer un sarcophage dans son contexte économique et social, réfléchir en termes de difficultés matérielles et d'investissements en travail. On constate alors que, dans quasiment toutes les régions de Gaule, le sarcophage est un marqueur social très significatif.

Avant d'être transporté vers son lieu d'utilisation, le sarcophage est préparé, évidé, pour éviter de devoir déplacer un poids inutilement considérable, mais un sarcophage trop creusé est moins solide, plus fragile (toutes proportions gardées, bien sûr)<sup>17</sup>. Une question similaire se pose pour le décor. Où le sculpteur (pour un motif décoré), où le lapicide (pour une inscription) travaillait-il ? En carrière ou sur le lieu d'inhumation, en ayant accompagné le convoi ? Ou faut-il plutôt penser à un sculpteur "local" (régional) recruté sur place<sup>18</sup> ? Faut-il distinguer, en la matière, la cuve et le couvercle, dont la réalisation n'est pas nécessairement synchrone ? Ces questions ont d'évidentes répercussions en matière d'histoire de l'art et de parallèles stylistiques ... Et qu'en est-il des sarcophages romains réemployés au haut Moyen Âge : un sarcophage romain (*stadtrömisch*) comme celui qui a vraisemblablement abrité les restes de Charlemagne († 814) a-t-il été transporté – comme on le sait, par des textes contemporains des événements<sup>19</sup>, pour certaines colonnes de marbre de l'église d'Aix ou pour la statue équestre de bronze de Théodoric placée devant la porte monumentale du palais d'Aix – depuis Rome ou Ravenne, via les Alpes ou en empruntant un itinéraire fluvial plus long ? Ou a-t-il été trouvé dans la région (par exemple, à Cologne, voire à Aix même) ? Auquel cas, la question du transport ne se poserait pas tant pour les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> s., que pour l'Empire romain (domaine d'étude largement balisé par les antiquistes depuis des décennies) ... La même question se pose pour le sarcophage de Louis le Pieux († 840) à Metz : réalisé dans le sud de la France au IV<sup>e</sup> s., a-t-il été transporté dans le second quart du IX<sup>e</sup> siècle ou a-t-il été repéré à Metz ou dans les environs ? Et qu'en est-il de la baignoire en porphyre qui, à Saint-Denis, a accueilli les restes de Charles le Chauve († 877) ?

14- C'est le lieu de rappeler qu'on ne retient plus aujourd'hui l'explication, volontiers mise en avant il y a quelques décennies, de la concentration de sarcophages dans certains sites qui seraient des points de "ruptures de charge" (Paris, par exemple).

15- Ce problème avait été notamment posé par Gilbert-Robert Delahaye dès 1983 (Delahaye 1990).

16- Sur ces "critères de qualité" définis par Rainer Christlein (Christlein 1973), les réflexions critiques et les compléments abondent. Voir notamment Halsall 1996 (repris, avec une mise à jour, dans Halsall 2010, 289-314), Périn 1998 et Verslype 2003.

17- Dans le cadre des études de carrières, il n'est pas rare de pouvoir mettre en évidence des sarcophages inachevés ou des pièces "ratées" et abandonnées.

18- Sur ce point, j'attire l'attention sur les recherches de Michelle Beghelli : Beghelli 2013 et 2014.

19- Discussion critique notamment dans Clemens 2003 et dans Balty 2008.

## LA POURSUITE DES RECHERCHES SUR LES SARCOPHAGES

Aussi riche et dense qu'il ait été, le colloque de Bordeaux n'a pas permis de résoudre un certain nombre de questions importantes, sur lesquelles des thèses et recherches plus récentes offrent de solides éléments de réponses<sup>20</sup>. Je pense, notamment, à la date, aux raisons et aux modalités du passage de la cuve parallélépipédique romaine à la cuve trapézoïdale mérovingienne. Faut-il penser surtout à des questions de commodité de réalisation, de coût, de poids, voire de matériau (marbre vs. calcaire) ? La réponse devra aussi tenir compte de ce que le changement de forme ne concerne pas que le plan (qui permet, par exemple, de tailler des sarcophages tête-bêche), mais aussi l'élévation : la hauteur de la cuve du sarcophage est habituellement plus importante à la tête qu'aux pieds. La volonté d'asymétrie (ou le refus des formes géométriques régulières ?) se marque donc dans toutes les directions.

Autre problème non résolu (mais il existe évidemment une multiplicité de réponses à la question) : la visibilité du sarcophage. Était-il entièrement enterré (couvercle compris) et, si oui, comment était-il signalé en surface (signallement indispensable pour expliquer la fréquence des réouvertures de tombes et des remplois) ? Le cas des célèbres "cryptes" de Jouarre permet, en passant, d'évoquer l'utilisation de cénotaphes, vides, surmontant les sarcophages ; cependant, s'il n'est pas unique, cet exemple est exceptionnel. Le sarcophage était-il posé - cuve et couvercle - sur le sol, à l'exemple des grands sarcophages romains de marbre ou de porphyre ou du sarcophage de certains saints, comme Willibrord († 739) à Echternach ou Chrodoara à Amay (c. 730)<sup>21</sup> ? Ou seul le couvercle était-il visible, comme c'était le cas à Saint-Pierre de Rome<sup>22</sup> ? Et, si la tombe a été creusée au milieu de la nef ou dans le chœur d'un lieu de culte, était-il possible de fouler le couvercle aux pieds, avec les répercussions spirituelles d'un tel choix mais aussi avec les difficultés matérielles de circulation ou de célébration du culte sur un sol inégal ?

Reste la question du lien entre tombe en sarcophage et lieu de culte. Dans certaines nécropoles, on a pu montrer que les sarcophages appartenaient à la dernière phase chronologique d'utilisation du cimetière en plein champ et qu'ils correspondaient, typologiquement et chronologiquement, aux premières tombes creusées autour d'un oratoire voisin. L'abandon d'un cimetière rural coïnciderait alors avec le creusement des premières tombes autour d'un oratoire<sup>23</sup>. Certains archéologues n'ont pas hésité à tirer argument de cette constatation pour supposer le caractère chrétien des tombes à sarcophages, qu'il conviendrait d'opposer aux tombes "païennes" de pleine terre et de plein champ. Cette déduction hâtive rejoint celle de certains historiens et archéologues, surtout allemands, qui aiment à opposer, pour les IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s., les tombes en sarcophages (gallo-) romaines aux tombes en pleine terre "germaniques"<sup>24</sup>. Or, on peut être assuré que, dans ces deux cas, la connotation "ethnique", religieuse ou culturelle exclusive du sarcophage ne repose sur aucun argument solide. Il n'en reste pas moins que, dans certaines régions (et l'enquête a été faite pour l'espace correspondant aujourd'hui au nord de la France et au Benelux), la présence de sarcophages est toujours liée à un lieu de culte ancien et peut le plus souvent être rapprochée de ce qu'il est convenu d'appeler des tombes *ad sanctos*. Une explication de nature sociale et/ou politique est déterminante, mais n'explique pas tout<sup>25</sup> ...

Comment peut-on voir le développement des recherches sur les sarcophages du haut Moyen Âge ? Il conviendrait, d'abord et avant tout, de multiplier les inventaires, les corpus, les cartes, les analyses pétrographiques et géologiques, les examens techn(olog)iques éventuellement basés sur l'archéologie expérimentale. Dans certains cas, de tels examens permettraient d'identifier non seulement la région de production de la pierre dans laquelle a été réalisé un sarcophage, mais encore d'en préciser la carrière d'origine. Quand on voit l'apport des

20- C'est sans beaucoup de nuances que, faute de place, je présente ici certaines de ces questions.

21- Dierkens 2009.

22- Picard 1969; Borgolte 1989.

23- Deux exemples, parmi des dizaines d'autres, d'études dues à des figures majeures de l'archéologie mérovingienne en Belgique : Dasnoy 1991 et Mertens 1976.

24- Avec Gilbert-Robert Delahaye, il faut répéter ici avec force que le sarcophage n'est pas un marqueur "ethnique", alors qu'il apparaît souvent comme un bel indice de nature socio-économique.

25- Dierkens 2012.

études attentives des carrières pour les Temps Modernes et l'époque contemporaine, on ne peut que rêver à une enquête historico-géologique approfondie des carrières de pierre pour de plus hautes périodes. Une étude plus pointue du statut juridique des carrières, mais aussi de ceux qui y travaillent (du "manœuvre" au tailleur de pierre, voire au sculpteur) pourrait renvoyer au possesseur – souverain, membre de l'aristocratie, institution religieuse – du sol, et expliquer certaines singularités régionales<sup>26</sup>. Quant à l'observation directe des sarcophages, elle débouchera directement sur des questions techniques, parfois révélatrices de courants de mode, d'usages locaux, d'organisation d'ateliers, etc.

L'examen de "beaux" dossiers monographiques (sarcophage intact et retrouvé *in situ*, restes osseux bien conservés, mobilier funéraire, présence d'une inscription, contexte historique solidement établi) doit évidemment nourrir la réflexion (comment ne pas penser, une fois encore, au sarcophage d'Arégonde à Saint-Denis ou à celui de Chrodoara à Amay ?). Mais un dossier exceptionnel n'est pas nécessairement représentatif de la situation majoritaire.

Il conviendrait, enfin, de se pencher avec attention sur l'évolution du sarcophage à l'époque carolingienne et ottonienne : dans ce domaine prometteur, tout reste à faire.

## Bibliographie

- Alduc-Lebagousse, A., dir. (2009) : *Inhumations de prestige ou prestige de l'inhumation ? Expressions du pouvoir dans l'au-delà (iv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècle)*, Actes de la table-ronde, Caen, Université de Caen Basse-Normandie/Centre Michel de Boüard - Centre de Recherches Archéologiques et Historiques Médiévales, 23-24 mars 2007, Caen.
- Balty, J.-C. (2008) : "De l'art romain à l'art roman. Les *spolia*, 'mémoire de l'antique'", in : *Actualité de l'art antique dans l'art roman. Actes des 39<sup>es</sup> Journées Romanes de Cuxa, 6-13 juillet 2007*, Association Culturelle de Cuxa, 235-248.
- Baratin, J.-F. (1973) : "Sarcophages ornés ou non du Loiret. Origines des matériaux", in : *Actes du 98<sup>e</sup> Congrès national des sociétés savantes, Saint-Étienne, 1973. Section d'archéologie*, 181-190.
- Barral i Altet, X., dir. (1990) : *Artistes, artisans et production artistique au Moyen Âge*, t. 3 : *Fabrication et consommation de l'œuvre. Actes du colloque international, Rennes, 2-6 mai 1986*, Paris.
- Beghelli, M. (2013) : *Scultura altomedievale dagli scavi di Santa Maria Maggiore a Trento. Dal reperto al contesto*, Bologne.
- (2014) : "La scultura altomedievale. Ateliers, artigiani itineranti e tecniche di produzione", in : Beghelli & De Marchi, dir. 2014, 9-26.
- Beghelli, M. et P.M. De Marchi, dir. (2014) : *L'Alto Medioevo. Artigiani e organizzazione manifatturiera*, Bologne.
- Borgolte M. (1989) : *Petrusnachfolge und Kaiserimitation. Die Grablegen der Päpste, ihre Genese und Traditionsbildung*, Göttingen.
- Christlein, R. (1973) : "Besitzabstufungen zur Merowingerzeit im Spiegel reicher Grabfunde aus West- und Süddeutschland", *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 20, 147-180.
- Clemens, L. (2003) : *Tempore Romanorum constructa. Zur Nutzung und Wahrnehmung antiker Überreste nördlich der Alpen während des Mittelalters*, Stuttgart.
- Dasnoy, A. (1991) : "Tombes mérovingiennes et tombes chrétiennes : Andenne, Amay, Liège", in : *L'art des invasions en Hongrie et en Wallonie. Actes du colloque tenu au Musée royal de Mariemont du 9 au 11 avril 1979*, Musée royal de Mariemont, 125-138.
- Delahaye, G.-R. (1990) : "Production et diffusion des sarcophages de pierre pendant le haut Moyen Âge", in : Barral i Altet, dir. 1990, 41-50.
- Demelenne, M. et G. Docquier, dir. (2014) : *Trésor ? / Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe*, Catalogue d'exposition Musée royal de Mariemont, avril 2014.
- Dierkens, A. (2008) : "Storia e Storia dell'arte : due discipline dalle relazioni troppo spesso difficili", in : d'Onofrio, dir. 2008, 401-408.
- (2009) : "Quelques réflexions sur la présentation des sarcophages dans les églises du Haut Moyen Âge", in : Alduc-Lebagousse, dir. 2009, 265-302.
- (2014) : "Archéologie, histoire et histoire de l'art : l'indispensable rencontre des disciplines", in : Demelenne & Docquier, dir. 2014, 6-17.

26- Laure-Anne Finoulst a ainsi proposé, avec prudence, de rapprocher l'aire de diffusion des sarcophages dans la vallée mosane et les possessions des Pippinides.

- Dierkens A., C. Le Bec et P. Périn (2008) : "Sacrifice animal et offrandes alimentaires en Gaule mérovingienne", in : Lepetz & van Andringa, dir. 2008, 279-299.
- Dierkens, A. et P. Périn (2005) : "Cartes de répartition du matériel archéologique et mise en évidence du rôle économique des voies d'eau dans le monde mérovingien", in : Plumier & Regnard, dir. 2005, 29-50.
- Dierkens, A. (2012) : "Perspectives nouvelles sur l'église abbatiale d'Hastière (second quart du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle)", in : *Le plaisir de l'art du Moyen Âge. Commande, production et réception de l'œuvre d'art. Mélanges offerts à Xavier Barral i Altet*, Paris, 396-405.
- Finoulst, L.-A. (2012) : *Les sarcophages du Haut Moyen Âge en Gaule du Nord (v<sup>e</sup>-x<sup>e</sup> siècle). Production, diffusion et utilisation*, Thèse de doctorat inédite, Université Libre de Bruxelles.
- Gleize, Y. (2007) : "Réutilisations de tombes et manipulations d'ossements : éléments sur l'évolution des pratiques funéraires au sein de nécropoles du haut Moyen Âge", *Aquitania*, 23, 185-205.
- Halsall, G. (1996) : "Female Status and Power in Early Merovingian Central Austrasia. The Burial Evidence", *Early Medieval Europe*, 5, 1-24.
- (2010) : *Cemeteries and Society in Merovingian Gaul. Selected Studies in History and Archaeology 1992-2009*, Leiden-Boston.
- Henrion (F.) (2000) : "Inhumer à Auxerre", in : Sapin, dir. 2000, 337-373.
- Lebel, P. (1951) : "Comment s'achetait un sarcophage à l'époque mérovingienne ?", *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, 2, 166-171.
- Lepetz S. et W. van Andringa, dir. (2008) : *Archéologie du sacrifice animal en Gaule romaine. Rituels et pratiques alimentaires*, Montagnac.
- Mertens, J. (1976) : *Tombes mérovingiennes et églises chrétiennes : Arlon, Grobbendonk, Landen, Waha*, Bruxelles.
- Noël, R., I. Paquay et J.-P. Sosson, dir. (2003) : *Au-delà de l'écrit. Les hommes et leurs vécus matériels au Moyen Âge à la lumière des sciences et des techniques. Nouvelles perspectives, Actes du colloque international de Marche-en-Famenne, 16-20 octobre 2002*, Turnhout.
- d'Onofrio, M., dir. (2008) : *Adolfo Venturi e la Storia dell'arte oggi*, Modène.
- Périn P. (1998) : "Possibilités et limites de l'interprétation sociale des cimetières mérovingiens", *Antiquités Nationales*, 30, 169-183.
- (2015) : "Portrait posthume d'une reine mérovingienne, Arégonde († c. 580), épouse de Clotaire I<sup>er</sup> († 561) et mère de Chilpéric I<sup>er</sup> († 584)", in : *Le corti nell'Alto Medioevo. 62<sup>a</sup> Settimana di studi del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (2014)*, Spolète, t. 2, 1001-1048.
- Picard, J.-C. (1969) : "Étude sur l'emplacement des tombes des papes du III<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle", *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, 81, 725-782.
- Plumier J. et M. Regnard, dir. 2005 : *Voies d'eau, commerce et artisanat en Gaule mérovingienne. Actes du colloque Commerce et économie le long des voies d'eau à l'époque mérovingienne (v<sup>e</sup>-viii<sup>e</sup> siècle). Namur, octobre 1999*, Namur.
- Sapin, C., dir. (2000) : *Archéologie et architecture d'un site monastique. 10 ans de recherches à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Paris.
- Verslype L. (2003) : "À la vie, à la mort. Considérations sur l'archéologie et l'histoire des espaces politiques, sociaux et familiaux mérovingiens", in : Noël et al. 2003, 405-460.

